

SATÔ GIEI

JOURNAL
D'UN APPRENTI
MOINE ZEN

雲
水
日
記

Traduit du japonais
par Roger Mennesson



Éditions
Philippe Picquier

AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR

Ami lecteur qui vous apprêtez à ouvrir ce livre, permettez-moi de retenir quelques instants votre attention.

La découverte de cet ouvrage a été pour moi l'occasion d'une rencontre que je voudrais vous faire partager.

En 1982, vivant depuis douze ans au Japon comme religieux catholique, j'étais interpellé par ma méconnaissance du bouddhisme japonais. J'étais complètement ignorant du monachisme zen, de ses trois obédiences, dont les racines poussent dans ce pays depuis bientôt huit siècles.

Au cours de mon apprentissage de la langue, avec les rencontres de Japonais de toutes origines sociales et les visites faites dans les temples, je découvrais combien le bouddhisme était profondément implanté dans la langue et la culture du pays et qu'il avait, en partie au moins, forgé l'âme de ses habitants.

Une amie japonaise me fit découvrir ce petit livre. En le déchiffrant, je voulus en savoir plus et au même moment, cette amie me fit rencontrer Ozaki-san.

Moine zen de l'école Rinzai, il vivait avec sa mère dans une dépendance du temple Heirin-ji, près de Niiza, dans la province du Saitama. Il me proposa de venir chaque semaine partager sa matinée du vendredi. A 6 heures 30, nous commençons par une séance de méditation assise zazen et nous lisions

ensuite un livre sur l'histoire du bouddhisme qu'il me commentait.

Très reconnaissant de ces moments partagés avec Ozaki-san, j'ai pensé utile de traduire ce livre pour vous permettre de découvrir la vie des moines dans leur temple, d'appréhender ce qui les anime et vous inviter à pénétrer cette spiritualité qui perdure d'une manière ou d'une autre dans l'âme japonaise.

Le titre japonais de l'ouvrage est : *Unsuinikki*.

Le terme *un sui* désigne un moine qui pratique les exercices dans un monastère zen. Formé de deux caractères chinois signifiant respectivement « nuage » et « eau », le mot révèle deux aspects essentiels de la vie du moine : c'est ensemble que les moines pratiquent sous la fêrûle d'un maître. Leur vie se déroule si doucement qu'elle peut être comparée « au nuage qui passe et à l'eau qui coule ».

Comme le précise cette remarque de Dôgen, dans le *Trésor de la Vraie Loi*, V, chap. 21 :

*Celui qui mérite le nom de moine,
n'a pas plus de demeure fixe que les nuages,
il va comme l'eau qui coule
et n'a nulle part de soutien.*

Le mot *nikki* désigne un journal.

Au Japon, l'habitude de tenir un journal est une coutume ancienne qui remonte avant le X^e siècle. Les genres et les écritures en sont multiples.

L'histoire du bouddhisme zen au Japon montre que la coutume de tenir un registre des faits et gestes ordinaires est importante chez les moines zen

alors même qu'ils considèrent comme négligeable le fait d'écrire.

Le terme de journal est légitime si, comme le définit si joliment Renaud Camus, « le journal a cette fonction de traquer l'itinéraire qui mène au sens¹ ».

Car c'est en pratiquant au quotidien les exercices qui ont cours dans son temple que l'apprenti moine découvrira, au-delà de la contrainte redoutable des règles strictes auxquelles il accepte de se plier, le secret de la vraie liberté qui fera de lui un homme aussi libre que l'eau qui coule et le nuage qui passe.

Le fondateur de l'école Rinzai, le moine chinois Linji (Lin-Tsi), affirmait déjà au IX^e siècle : « l'homme authentique est sans encombrements². »

Cependant l'ouvrage de Satô Giei ne ressemble pas à un « journal » tel que nous en avons la représentation.

Il n'utilise la première personne « je » qu'une seule fois, à la première page, pour mettre en place une fiction littéraire.

C'est son expérience de la vie au monastère que Satô Giei, rentré au Tôfuku-ji en 1939 comme novice, décrit telle qu'il l'a lui-même vécue par le biais d'un personnage fictif : Yôkan.

Le lecteur ne trouvera aucune annotation ou remarque personnelle provenant de l'auteur, concernant un événement marquant. On peut

1. Interview de R. Camus faite par Marie Cobin, revue *Lire* : « Journal intime, scandale assuré ? », mars 2001.

2. *Entretiens de Lin-Tsi*, traduction du chinois de Paul Demiéville, Fayard, 1972, p. 32, 120 (*Rester sans affaires*).

imaginer qu'il en a certainement connu, mais il ne les a pas confiés à cet ouvrage. Pour ces raisons, il serait plus approprié de substituer l'expression « notes journalières » au terme de « journal ».

L'auteur, moine zen de l'école Rinzai, a vécu à Ueno, ville de la province de Mi-e, située au centre du Japon, près de Nara.

Issu d'une famille bouddhiste de cinq enfants, son père est responsable du temple Hôsen-ji et sa mère, elle aussi, est issue d'une famille en charge d'un temple bouddhiste. Après son entrée au Tôfuku-ji à Kyôto comme novice puis comme moine à l'ermitage du maître zen Ienaga Hatsu-michi, Giei suit une formation durant environ trois ans, pour prendre la succession de son père.

Lorsque Giei quitte sa famille, en 1939, quarante familles vivaient sur le territoire du Hôsen-ji. Les dons provenant de ce petit nombre de personnes, auxquels s'ajoutaient ceux d'une vingtaine d'autres familles, n'étaient pas suffisants pour faire vivre le temple et la famille de Giei qui y résidait. En effet, on sait que la mère, Toshihe, effectuait des travaux de couture pour compléter les revenus du ménage. Une fois accomplie la scolarité obligatoire, selon l'ancien système d'éducation qui a prévalu jusqu'à la guerre, la pauvreté poussait les enfants à abandonner la maison pour aller travailler dans des industries ou des administrations. C'est ainsi qu'après le départ de Giei pour Kyôto, son plus jeune frère, Yoshio, quitta Ueno pour aller s'enrôler dans l'armée, à la base de la marine de guerre de Kure près de Hiroshima.

Lorsque Yoshio parle de son enfance, il constate que « tous alors étaient pauvres », ce qui ne les empêchait pas, précise-t-il, de vivre et de jouer avec insouciance. Il se rappelle que, tout jeune, son frère Giei dessinait beaucoup et peignait surtout des aquarelles. Après son retour au temple, non seulement il continua, mais encore devint pour les enfants du voisinage un maître qui les initia au dessin et à la peinture. De plus, il était bon calligraphe.

Au début de la guerre, malgré sa fragile constitution physique, Giei fut enrôlé dans l'armée, mais retourna à Ueno pour se soigner et prendre en charge le temple, quelques semaines avant le décès de son père survenu le 11 octobre 1942. Peu de temps après son retour à Ueno, ayant repris des forces, il fut employé à la mairie, au département de l'agriculture et des forêts, puis au service des actes civils. Marié à vingt-cinq ans, en 1946, il divorça sans avoir d'enfants. Il se remaria en 1960, et il tomba à nouveau malade en 1965.

Quand un supérieur de temple veut que quelqu'un lui succède, que ce soit son propre fils ou son disciple préféré, il suffit qu'il le « nomme ». Il s'agit d'une ordination conférée directement sans certification ni autorisation de la branche mère. J'ai cherché à savoir auprès du Tôfuku-ji si Giei avait obtenu une certification après sa formation. L'absence de réponse à mes demandes laisse entendre qu'à son départ d'Ueno, il était convenu que Giei serait le successeur de son père à la tête du temple. Il était vraisemblablement décidé à suivre cette voie, la sienne désormais, pour la vie, comme le laisse entendre la dernière phrase de la

première page de son ouvrage : « Le cœur embrasé, le voilà qui franchit résolument le seuil d'une nouvelle vie. »

Giei Satô disparut à l'âge de quarante-sept ans, le 30 novembre 1967, au temple Hôsen-ji, dont il avait la charge.

On a retrouvé son manuscrit sous forme de feuilles volantes, avec des aquarelles de sa main, sous son matelas. Il l'avait écrit pour célébrer, à l'automne 1966, l'anniversaire du onzième centenaire de la mort du fondateur de l'école zen Rinzai, Linji.

Sur chaque page, l'aquarelle sert de support visuel au texte concis qui décrit un aspect de la vie au monastère. Une observation attentive de ces dessins permet de constater que l'humour n'en est point absent. L'expression des visages, parfois à la limite du grotesque, souligne leur caractère ordinaire et invite le lecteur à ne pas idéaliser la vie au monastère.

L'œil chaleureux avec lequel l'auteur considère cette vie invite le lecteur à avoir le même regard : découvrir un chemin de vie, aride et austère certes, mais combien exaltant.

Le Tôfuku-ji, cadre de vie de l'ouvrage, est un des cinq grands temples de Kyôto. Lors de sa fondation au XIII^e siècle, plusieurs centaines de moines³ vivaient dans ce temple. Les novices entraient très

3. Depuis plusieurs années, on peut visiter le grand bâtiment des toilettes (la moitié en fait du bâtiment d'origine, datant du début du XVI^e siècle) et un bâtiment de bains qui permettent de fixer les idées sur l'ampleur des problèmes concrets à résoudre alors pour encadrer tout ce petit monde : l'usage des toilettes était strict et dans le cas du bain, les consignes pour parer au feu, draconiennes.

jeunes, vers l'âge de dix-douze ans. On comprend dès lors que les règles très strictes imposées au monastère avaient à l'évidence un but éducatif.

Vingt-deux moines résidaient au temple lors de l'entrée de Giei en 1939, ils n'étaient plus que neuf à la fin de la guerre et onze en mai 2007... Face à ces chiffres, le témoignage de Giei semble idéalisé. Ainsi « la grande assemblée » désigne l'ensemble des moines pratiquant les exercices religieux à plein temps, par rapport aux moines consacrés aux tâches effectuées pour la communauté. Même s'ils ne sont que onze, la réalité de leur vie ne change pas pour autant.

Dans la société éclatée du Japon d'après-guerre, les traditions zen ne sont plus comprises, à cause de rituels et de coutumes qui ont pratiquement disparu de la vie de tous les jours et de la barrière que représente le vocabulaire du bouddhisme zen. Plusieurs ouvrages d'initiation sont régulièrement publiés pour exposer ce qui se passe derrière les murs d'un monastère. Giei devait en connaître certains et s'en est peut-être inspiré. Cependant, la dernière page de son livre a pour titre « Lâcher prise » et montre un moine en train de faire le mur !

On se méprend, semble nous dire Giei, sur le zen, qui passe pour une méthode et un style de vie extrêmement contraignants, alors qu'il conduit celui qui chemine sur la Voie à se libérer des règles sans les occulter et à gagner en humanité. Il faut pour cela lâcher prise, se libérer de son ego et s'accepter tel que l'on est.

A qui Giei a-t-il voulu s'adresser dans cet ouvrage ?

Cette manière discrète qu'il a de s'effacer derrière la réalité de la vie des moines zen dans leur monastère, tout en nous dévoilant une part de l'âme du Japon et de ses habitants, renvoie le lecteur à lui-même. A lui de s'interroger sur son propre chemin, sur ce qui rassasie son cœur profond.

R. M.

I

ENTRÉE AU MONASTÈRE

入門篇



LAISSER LES SIENS
POUR PARTIR À LA RECHERCHE D'UN MAÎTRE

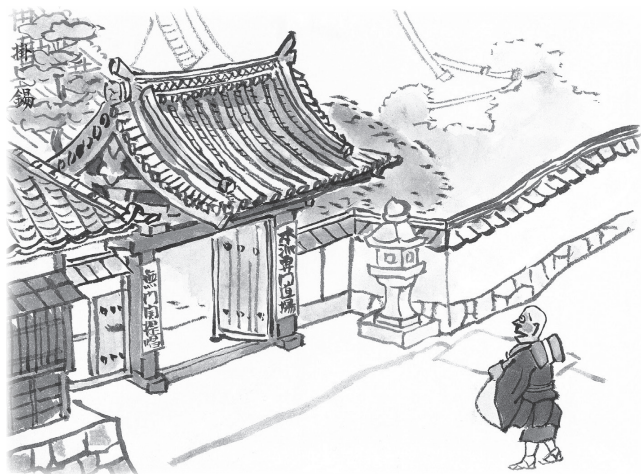
Yôkan est un garçon sympathique qui en a fini avec ses études universitaires et va quitter le temple Busshin-ji. Ce printemps, il s'est mis en tête de passer à autre chose : il veut se soumettre aux exercices monastiques. Et moi qui vous raconte son histoire, j'ai pris de mon côté une décision : le suivre pas à pas, afin que l'on puisse se faire une idée de ce qu'est vraiment la vie quotidienne d'un monastère.

Quand il se donne pour but de devenir moine, l'apprenti s'engage à parcourir de la première à la dernière toutes les étapes pour assimiler les « pratiques qui ont cours dans un monastère zen ». Et comment faire autrement : pense-t-on pouvoir acquérir ce qui fait le zen sans entrer pour de bon

dans la pratique, dans la quête qui s'imposent? Se contenter d'une connaissance par ouï-dire, sans s'être personnellement immergé dans l'expérience? Non, il vaut mieux renoncer à penser se sauver soi-même et sauver autrui. Et d'abord, il y a les règles de l'école zen: un candidat peut avoir le bagage théorique qu'il veut, il ne saurait prétendre devenir supérieur de temple sans s'être frotté à l'apprentissage de base. Yôkan le sait bien: il ne doute pas que la mission d'un disciple de Bouddha soit de vivre selon le zen et de guider les autres sur la voie du bonheur; aussi est-il déterminé à aller au fond des principes.

En ce matin d'avril, il a suivi en tout point ce que son maître lui a détaillé jusqu'à la tenue de voyage que depuis toujours les moines ont en usage: en habit de coton bleu foncé, chausses blanches aux pieds, il s'est pendu au cou la besace pour les aumônes et a pris son sac de pèlerin retenu par deux épais cordons. Ce sac a deux compartiments; celui de devant contient, outre une coule de chanvre, ce qu'il faut pour la vie de tous les jours et, au-dehors, réunis en un même paquet, l'écuelle pour les aumônes, un livre de sûtras et le nécessaire pour se raser; dans l'autre, qu'il porte dans le dos, il a mis deux vêtements, l'un qui le protégera de la pluie, et celui, blanc, qu'il porte comme un laïc. Sous le cerisier, dont les pétales des fleurs tournoient en tombant et viennent le saupoudrer de blanc, il a pris congé des siens, chapeau de bambou à la main, avant de s'éloigner: adieu, village natal!

Le cœur embrasé, le voilà qui franchit résolument le seuil d'une nouvelle vie.



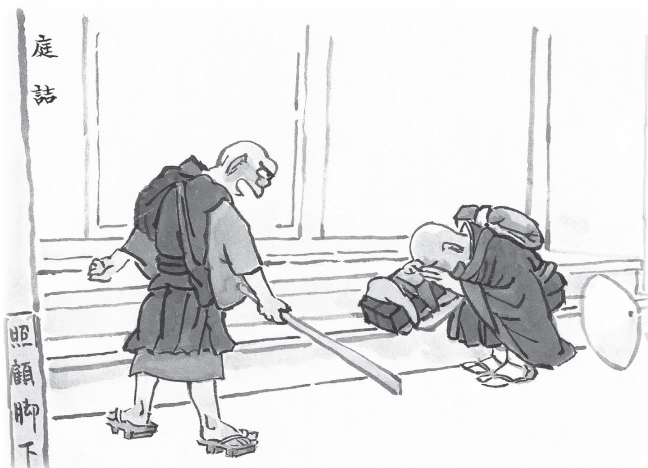
PLANTER SON BÂTON DE PÈLERIN

La passé la nuit dans un temple de Kyoto connu de lui qui lui a offert l'hospitalité et qu'il a quitté à la première heure, pressé de faire son entrée dans l'enceinte de la maison mère. Il a hâte de gagner le pavillon de méditation où l'on y pratique le *dhyâna*. Une tension monte en lui à mesure qu'il avance. Mais même si ses sandales lui ôtent quelque peu d'assurance, c'est d'un pas ferme qu'il foule le chemin menant au temple où ne traîne pas la moindre feuille, et bien vite il s'arrête devant la grande enseigne suspendue à l'entrée.

C'est dans un monastère connu pour se consacrer exclusivement aux exercices du *dhyâna* qu'il s'apprête à entrer. Le pays compte beaucoup de ces maisons mères de l'école Rinzai et d'autres temples

zen fort célèbres, en tout une quarantaine environ. Le responsable du centre, « maître des lieux », car il transmet la Loi, dirige un groupe de moines qui font leur apprentissage de la Voie du zen : peut-être s'en trouvera-t-il un seul parmi eux pour atteindre le but. Autant dire que c'est là la « patrie du zen ». Chaque temple est grand ouvert à qui veut entrer, selon la devise : « Point de porte sur la grande Voie du zen. » Mais il ne suffit pas de souhaiter entrer ; on s'assurera d'abord que celui qui veut passer la porte en a la clef — entendez une détermination sans faille de se mettre en quête de la Voie, et le sésame — qu'il soit animé du « grand complexe de doutes », d'une « inébranlable volonté » et d'une « indéfectible foi ».

Prévenu de longue date, Yôkan n'est pas pris par surprise, mais n'empêche, c'est debout devant cette porte béante qu'il découvre à quel point sa situation a valeur probatoire. Oui, il se destine à vivre en dehors de ce monde flottant selon une méthode connue, que des siècles ont éprouvée, et il doit se soumettre à cet examen. Fort de cette certitude, il enjambe le seuil des deux pieds et scelle sa décision.



RELÉGATION AU JARDIN

Ce n'est plus le moment d'hésiter, il faut affronter la première barrière ! A la porte principale encore mal éclairée, en vêtements de voyage, Yôkan se pelotonne sur la marche de l'entrée, salue en baissant la tête tant qu'il peut et hurle à tue-tête :

Je vous en conjure !

Surgie d'on ne sait où dans le silence du lieu, choit la réponse, imposante :

Qu'est-ce que c'est ?

Sans tarder, arrive un moine à qui Yôkan décline ses nom, prénom et adresse. Il lui tend une enveloppe contenant sa demande d'entrée, le descriptif de sa vie jusque-là, l'engagement par écrit de suivre la règle ; pour finir, il s'enquiert d'un endroit

où suspendre tout son saint-frusquin. Le préposé à l'accueil s'éclipse un instant à l'intérieur.

Notre monastère, laisse-t-il tomber quand il se montre de nouveau, est au complet pour le moment. Pas le moindre pouce carré pour vous recevoir. Veuillez vous retirer!

Le couperet! L'homme s'enfonce à l'intérieur pour ne plus réapparaître. Il y a de quoi se faire quelque souci...

Notre jeune homme n'est pas surpris outre mesure. On l'avait prévenu sur tous les tons: « On te ferme la porte au nez? Ne quitte pas la place et cramponne-toi! Pas un mot, pas un geste, à part pour satisfaire un besoin pressant... Et ne songe pas à aller ailleurs, ce sera pareil dans chaque monastère où tu iras ».

C'est le moment d'appliquer le programme point par point. Il doit bien être huit heures. Il courbe son grand corps en deux, histoire d'incliner plus profondément encore la tête, mais bien vite le mal de dos le gagne, et puis ces doigts posés sur le front qui se mettent à s'engourdir! Voilà qui n'augure rien de bon. Essayons de tenir coûte que coûte... Et d'ailleurs, est-il le premier? Depuis les temps anciens, tous ses prédécesseurs ont enduré le même traitement pour franchir cette barrière. Une mortification, voilà ce que c'est, une mortification que tous ont dû surmonter.



NUITÉE

Quelle heure pouvait-il bien être? Trois heures? En tout cas, c'est à ce moment qu'il entend :

Hé, là! vous, pour la nuit, c'est d'accord. On vous garde. Allez, montez.

Il pense avoir marqué un point l'un dans l'autre, pour dormir, il sera mieux à l'intérieur. Les sandales de paille quittent ses pieds, et ceux-ci, prestement trempés dans le seau qui est là, le hissent du vestibule jusqu'à l'antichambre exigüe

quatre tatamis et demi tout au plus qui prolonge l'entrée; au pied d'un montant, le sac a trouvé place et le jeune homme aussi, le temps que son agitation retombe. Comme il se sent revivre, apaisé de la sorte!

Il est bien tôt pour qu'on appelle à table. Mais il n'y a pas de doute, c'est au repas du soir, à la « pierre médicinale », que convie ce signal.

Il a pris place au bout de la table, après le dernier des moines, qui se pressent nombreux. Attentif à les imiter, il s'imprègne de leurs façons avant de porter à sa bouche la soupe aux légumes. Mais voilà que la nuit est tombée, une ampoule nue s'allume qui dispense une chiche lumière. C'est l'heure où dans la tête du garçon défile un carrousel ininterrompu d'images — toutes les tensions qu'il a subies au long du jour. Une journée tête baissée, dans la posture de l'implorant, avec le sang qui vous gonfle le visage et les chevilles, et qui donne l'impression d'avoir été roué de coups.

Hé toi, le vagabond, c'est bientôt fini de tourner en rond dans le vestibule? Allez, ouste, je ne veux plus te voir.

On l'a pris par le col et reconduit à la porte, avec en guise d'au revoir des sottises bien senties qui lui pleuvent sur le dos. Par deux fois, par trois fois, secoué par la honte, il revient le dos rond. Ah! quelle constance est la sienne, mais quel entêté a jamais pu effacer de la sorte les bleus dont sont meurtris et son corps et son âme?



PARTIR AU MATIN

Dans la pièce règne une odeur de moisi très marquée, elle a dû rester plusieurs jours sans personne qui l'habite. Qu'elle s'appelle «chambre pour la nuit» ne peut être interprété que d'une seule façon : qui l'occupe le soir la libère le matin. Un règlement doit compléter l'injonction : il pend bien du plafond, mais hélas, les mots sont dans une écriture indéchiffrable pour lui, et donc dépourvus de sens...

La lanterne diffuse une lumière falote, et il est tiré de ses pensées par le moine qui lui tend un plateau rouge portant une simple tasse de thé avec un gâteau sucré.

Le thé de bienvenue, dit l'homme en même temps qu'il lui présente le registre des «hôtes de passage».

On est aux alentours de vingt heures. Le moine a apporté une lanterne, bien utile au nouveau venu, qui de toute façon peine à inscrire, son nom, l'endroit exact où il habite et le temple qu'il fréquentait avant de partir.

Il reçoit dans la soirée une mince couche et s'entend recommander :

Un coup sera frappé sur le claquoir à maillet. C'est signe que vous aurez l'autorisation de dormir.

Peine perdue : trop de rats mènent la sarabande, et l'angoisse l'étreint devant l'ignorance de ce qui l'attend, de sorte qu'il ne peut fermer l'œil.

Au petit matin, une fois qu'il a absorbé sa collation, arrosée d'une tasse de thé fort appréciée, congé lui est donné en ces termes :

Quand vous le désirerez, ce sera le moment de partir.

Il a revêtu sa tenue de voyage pour aller se remettre en faction au-dehors. Il sait bien comment se passera cette nouvelle journée : semblable en tout point à celle de la veille, elle ne sera qu'une longue mortification.